



«La guerre sécuritaire en cours est également sémantique, alors que le lexique policier semble s'insinuer dans tous les esprits. A l'instar de l'expression magistrale de "gestion démocratique des foules" pour désigner la répression.»

**ROMAIN ROLLAND MAHĀTMĀ GANDHI**  
Equateurs,  
174 pp., 11 €.



«Derrière eux, des milliers d'autres se levaient, attendant leur tour d'affirmer leur conviction. Une nouvelle fois, Gandhi s'apprêta à lancer l'ordre de la Désobéissance civile. Le signal devait être donné par un pays modèle, où sa pensée avait toujours trouvé une terre d'élection, Bardoli, dans la province de Bombay.»

## Guerre underground

### Première traduction du classique de l'Argentin Rodolfo Fogwill sur le conflit des Malouines

Par **PHILIPPE LANÇON**

quantité». Ainsi, alors que l'extension s'applique à l'objectivité du monde extérieur et de la nature perçue, l'intensité, elle, révèle d'une part «un monde de différences, de variations, de flux, de décharges d'énergie et de jeux de forces», et, d'autre part, devient le label de la subjectivité, de ce qui sent et perçoit, de l'expérience intérieure, de l'«esprit et des qualités». Le libertin, le romantique, l'adolescent-rocker, qui «connecte pour ainsi dire l'électricité des outils techniques à l'électricité du corps, à la nervosité nature», sont autant d'incarnations de l'«homme intense»: un nouveau type moral qui «n'est plus sensible aux promesses de la grâce, à la recherche du salut ou de la vérité, qui n'attend pas d'une autre vie qu'elle le soulage de cette vie-ci [...], et qui n'engage plus ses efforts que dans une seule direction: celle que lui laissent miroiter le même corps et la même vie, traversée par un courant toujours plus fort». Peu importe dès lors qu'on s'accorde démocratiquement sur ce qu'il faut vivre: on s'est entendu sur la manière de le vivre: intensément.

#### «Modernité électrique»

Mais peut-on infiniment vivre de façon intense? Quand tout est intense, rien ne l'est plus vraiment, et la routine tant haïe revient, aussi habile que l'on soit à varier (les passions, les amours), à moduler les expériences, à accélérer les rythmes, à tout vivre «comme pour la première fois». Pour s'entretenir, «l'intensité est condamnée à une augmentation hyperbolique». Mais, à mesure qu'elle va «plus vite, plus haut, plus fort», selon la devise olympique, elle... ralentit – un peu comme les records sportifs, dont les améliorations arri-

La guerre des Malouines est un étalon de Sèvres des conneries nationalistes. Elle eut une conséquence heureuse: la victoire des Britanniques entraîna la chute des généraux argentins. Les combats ont lieu du 2 avril au 14 juin 1982, en plein hiver austral. Le froid est atroce. On se bat sur terre, en mer, dans le ciel. De nouvelles armes, bombes et engins sont expérimentés. Voici l'avion: «Il avait disparu dans les hauteurs. Mais eux gardaient leur regard fixé en un point du ciel où, semblait-il, manquerait à jamais un Harrier qui avait quitté le monde par ce petit trou.» Voici les soldats: «Nerveux, ils fumèrent jusqu'à presque se brûler les gants. Il n'y avait pas de vent. La fumée de cigarette des quatre Rois montait verticalement et se perdait dans les airs. Ils ne regardaient plus le ciel, ils se regardaient, ils regardaient la fumée se dissiper, ils regardèrent la montre du Turc. Et alors – il était cinq heures moins le quart et il commençait à faire sombre – ils virent la roquette arriver. Eteinte, elle tombait du milieu du ciel en pirouettant comme un athlète olympique. Ça avait quelque chose du cirque. Mais elle n'émettait ni fumée ni sifflement ni rien.» Elle explose plus loin, après avoir reniflé, dans les magasins de munitions.

**Littérature d'urgence.** Un bon millier de soldats meurent aux Malouines, aux deux-tiers argentins. Trois jours avant la fin du conflit, Rodolfo Fogwill se met à son premier roman, sur ce Waterloo latino en Atlantique Sud, où les îles sont couvertes de moutons. Stendhal avait mis 53 jours à écrire *la Chartreuse de Parme*. Il en faut cinq à l'Argentin pour écrire *Los Pichiciegos*, classique court, nerveux et imparfait. Il est traduit sous le titre: *Sous terre*. L'écrivain César Aira se souvient: «Fogwill Pa-

les tatous. Ils vivent planqués dans une grotte, «le terrier». On en sort par des cheminées et un toboggan. Ils ont des diminutifs. Ils ne recueillent aucun blessé, car ils ne supportent pas leurs souffrances. Ils trafiquent des vivres et des cigarettes avec les Anglais. Ils finissent par en héberger deux, des radios, contraints et forcés. Leur ennemi, c'est tout le monde. Ils parlent, parlent, pendant seize chapitres: d'interminables dialogues secs entrecoupés de brèves descriptions hallucinées, où le verbe rebondit comme une balle folle entre des parois sans obstacle. C'est «la Chambrée de nuit» de Rimbaud: «Les soldats coupent sur leur pain: / «C'est la vie!» / Le Génie: – «Je suis le Roquefort!» / – «Ça s'ra not' mort!» / – Je suis le Gruère!»

**«Rêve».** La parole vivante et l'argot argentin, que Fogwill a si bien portés dans ses nouvelles, explose dans cette grotte puante où chacun rêve de vivre, survivre, revoir ses vieux, mourir ou enculer des moutons – sans se faire enculer par les Gurkhas britanniques: on est à l'armée, l'humiliation virile est partout. Cette parole explose moins en français, une langue qui a du mal à s'alléger par la trivialité. La vie des tatous est taillée dans une drôle d'étoffe aux odeurs de merde: «La réalité n'était-elle pas qu'ils vivaient sous terre? Qu'ils étaient morts, non. Bien que certains de la grande cheminée – les endormis – aient pu croire quelquefois qu'ils étaient morts et que c'était leur âme en enfer qui était en train de rêver toute cette histoire.» Rimbaud avait également intitulé son poème: «Rêve». *Sous terre* est un rêve. Dans un entretien, Fogwill affirme que ce n'est pas un roman sur la guerre, mais sur lui-même: «C'est comme si je racontais un rêve dans lequel je suis allé à Helsinki. Je ne suis jamais allé à Helsinki.» Et il n'a jamais parti-